

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com

Juillet 2008 N°7



Hauts fourneaux à La Voulte

Éditorial

Chers amis,

Par une belle journée d'avril, notre dernier Rendez-vous de la Sauvegarde nous a conduits dans la vallée du Rhône. Vous en lirez le compte rendu dans les pages qui suivent. Mais les visites que nous avons faites à cette occasion et le vif intérêt qu'y ont trouvé les participants suscitent dans mon esprit quelques réflexions.

Cette sortie s'est en effet en grande partie déroulée au milieu des impressionnants vestiges des fonderies de La Voulte et dans le moulinage de Bellevue à Charmes, ce dernier étant d'ailleurs un remarquable exemple du parti que l'on peut tirer d'un bâtiment ancien par une restauration intelligente qui respecte son architecture et son esprit tout en l'adaptant au monde moderne pour le maintenir vivant.

Or, même si ce n'est pas notre première incursion dans ce domaine, rappelez-vous Ardelaine à Saint-Pierre-ville, c'est, je crois, la première fois que nous consacrons l'essentiel d'une journée à des bâtiments industriels. Si l'on parle beaucoup, et à juste titre, d'art roman, on oublie souvent que l'Ardèche possède aussi un important patrimoine industriel fort intéressant mais, malheureusement, très négligé. Qui sait qu'au XVIII^e siècle le Vivarais était l'une des plus importantes provinces minières en France, sinon la plus importante ? Qui se souvient qu'au XIX^e siècle l'industrie ardéchoise était florissante et constituait un élément majeur de l'économie locale ?

Aussi, nous pensons qu'il est temps que notre Société consacre une partie de ses efforts à la sauvegarde de ce patrimoine menacé. Nous avons déjà fait un mouvement dans cette direction. En 2007, nous avons apporté notre aide au projet de restauration d'un moulin dans la région de Coucouron. Nous soutenons cette année deux dossiers : la consolidation de la cheminée des fonderies de La Voulte et la remise en état du moulin de La Pataudée à Coux, vaste projet dont vous lirez le descriptif dans ce bulletin.

Mais, rassurez-vous, nous n'oublierons pas pour autant églises, chapelles et châteaux qui continueront à faire l'objet de notre sollicitude.

Le Président
Guy Delubac

Sommaire

- p 2 Les Rendez-vous de la Sauvegarde :
La Voulte - Charmes
- P 6 Visite-conférence : Saint-Symphorien-de-
Mahun – Veyrines – Saint-Félicien
- p 11 Un projet de restauration et de mise en valeur
qui démarre : Le moulin de la Pataudée (dit
moulin d'Onclaire) à Coux
- p 12 Prochaines sorties – Un événement d'import-
tance – Colloque « Art roman »

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

LA VOULTE - CHARMES (12 AVRIL 2008)

Une soixantaine de personnes se sont retrouvées devant l'office de **LA VOULTE-SUR-RHÔNE** Tourisme du canton de La Voulte qui avait aimablement prêté son concours à l'organisation de cette matinée. Après une boisson chaude et la présentation du programme de la matinée, notre guide, Philippe Brun, professeur d'histoire et vouldain depuis plusieurs générations, commence par nous présenter le premier d'une vingtaine de panneaux d'information qui permettent, au départ de l'office de Tourisme, une visite individuelle du vieux village, visite conçue comme une promenade touristique, historique et géographique.



Le château de La Voulte

Le Rhône passait autrefois au pied du château et des îles existaient encore au XIX^e siècle à l'emplacement de la grande place, du quartier de la mairie et de toute la zone située entre le Rhône actuel et le bas du château. Les bras du fleuve ont été comblés avec le mâchefier provenant des hauts fourneaux. Comme les fonderies ont été créées avant le chemin de fer (le chemin de fer ne fut construit que vers 1860), la société des mines avait creusé un canal entre le Rhône et les installations industrielles pour acheminer le coke et les produits finis.

Nous voilà partis à pied vers le site des anciens hauts fourneaux et fonderies, situé au pied de la colline qui porte le château, l'église et le cimetière.

Son développement date de Napoléon III (l'Ardèche produisait un tiers du fer français à l'époque), mais un des premiers décrets d'autorisation avait été signé à Moscou par Napoléon I^{er} en 1812. Les installations que nous voyons ont été construites à partir de 1828 et l'ensemble a fonctionné jusqu'en 1891. Il y avait quatre hauts fourneaux et des fonderies qui travaillaient la fonte produite.

Un haut fourneau transforme le minerai de fer en fonte, par fusion du minerai mélangé à un fondant (du calcaire) qui permet d'abaisser la température de fusion, et par une réduction chimique de l'oxyde de fer en fer, réduction opérée par l'oxyde de carbone venant de la combustion de coke (autrefois, du charbon de bois). Le pro-

duit obtenu contient encore un certain pourcentage de carbone combiné au fer, c'est la fonte (plus de 5% de carbone). Avec la fonte, on peut déjà fabriquer des

produits manufacturés par coulage dans des moules. La fonte, cassante, peut être transformée en acier (moins de 5% de carbone) qui a un usage beaucoup plus général. Les hauts fourneaux étaient chargés par la partie haute (le gueulard), le mélange descendait au cours de sa fusion et la fonte était récupérée en bas ; il en était de même du laitier (gangue stérile du minerai).

À La Voulte, le minerai de fer était extrait à la Boissine ; ces mines souterraines étaient à un niveau supérieur par rapport au site (derrière la colline), ce qui facilitait le chargement du minerai amené par wagonnets. Le calcaire (la castine) arrivait également par en haut ; en revanche, le coke venait en péniche par le Rhône, depuis les mines de Rive de Gier, et devait être monté par un plan incliné, à l'origine bâti sur pilotis, puis remplacé vers 1860 par celui en maçonnerie que l'on voit encore à gauche des hauts fourneaux.

Sur les quatre hauts fourneaux, il en reste partiellement deux. Ils étaient accolés à l'aplomb du mur de la terrasse supérieure et formaient, à côté du château, une masse imposante bien représentée sur les anciennes illustrations, par exemple celles de l'Album du Vivarais (Albert du Boys, 1842). La partie inférieure a été conservée ; sur une dizaine de mètres de hauteur, ce sont deux tours pyramidales en brique (renforcées à l'origine par des rangées de tirants en fer horizontaux), l'intérieur circulaire était tapissé de briques réfractaires.



M. Ph. Brun nous présente les hauts fourneaux

Le bâtiment situé à gauche abritait la machine soufflante à vapeur qui injectait de l'air par des tuyères à la base des hauts fourneaux.

Nous allons voir plus loin un des deux autres hauts fourneaux construits en 1846, plus accessible car il est possible de pénétrer dans la base de cette tour et de se rendre compte de sa dimension intérieure. Les gaz chauds étaient récupérés au sommet de la tour et servaient à

fabriquer de la vapeur qui alimentait toutes les machines (soufflerie, appareils de levage et de manutention, etc.) et était évacuée par la grande cheminée en brique dont nous parlerons tout à l'heure.

Suivant notre guide, nous montons sur la terre-plein supérieur où se trouvaient les grilloirs qui servaient à préparer le minerai. D'ici, nous voyons mieux la grande cheminée conservée en bon état, sauf le couronnement pour lequel un dossier de subvention a été monté avec la Sauvegarde ; des travaux de consolidation du grand mur limitant le site au nord sont également prévus.



Vestiges des grilloirs

Philippe Brun, qui connaît bien l'histoire de La Voulte, nous rappelle que l'Ardèche a été un grand département industriel au XIX^e siècle et qu'en 1891, lorsque les fonderies ont disparu, la Société de l'Horme, Terrenoire et Bessèges était propriétaire de la moitié du village et du château. Après la dernière guerre, le site avait été racheté par M. Baboin qui y installa une filature, puis par la municipalité. Il fut alors complètement abandonné pendant des dizaines d'années et disparut dans la végétation. Réhabilité il y a quelques années avec l'aide des chantiers d'insertion, il est maintenant accessible au public en visite guidée...



La main d'oeuvre était issue de la paysannerie locale, en partie ruinée par la réforme du code civil qui avait imposé le partage des héritages au dépens du droit d'aînesse et donc favorisé le morcellement des terres.

Nous ressortons du site industriel pour visiter le vieux La Voulte médiéval et son château. Le bourg castral était regroupé autour de ce château et protégé par des remparts dont il subsiste quelques vestiges. L'église actuelle a été construite vers 1850 à l'emplacement d'une partie du château ancien (XIII^e au XV^e siècle) dont il ne reste qu'une tour, la tour de la Bistour. Sur la place de l'église se trouve la plus ancienne école confessionnelle de l'Ardèche fondée en 1570 par les chanoines de Saint-Augustin pendant les guerres de Religion.

Nous entrons dans l'église, à l'architecture néo-romane ; elle renferme quelques éléments d'intérêt : les portes de la sacristie venant du château, le bénitier, les tableaux du choeur et le bas relief Renaissance de la chapelle du château, des lustres offerts par les mariniers et la chaire de l'ancienne église.

Sur la place, on peut voir aussi le clocher de cette ancienne église et au fond la cour d'entrée du château, à laquelle nous avons accès grâce à Karine, guide à l'office du Tourisme cantonal, qui nous emmène dans ce qui reste de cet imposant monument.

Le château a brûlé en août 1944 et toute la partie ouest est en ruines ; à l'est, la réfection du toit a permis de préserver sommairement le bâti sans aucune restauration intérieure au niveau des étages. Seules quelques petites salles sont utilisées dans les parties basses.

Le château actuel a été construit entre le XIII^e siècle et la première moitié du XVII^e siècle par les Bermond d'Anduze, seigneurs de La Voulte de 1251 à 1408, puis par les Lévis qui leur ont succédé en 1408 à la mort de Louis d'Anduze. En 1472 Louis de Lévis épouse Blanche de Ventadour (originnaire de Ventadour en Corrèze). Les plus illustres des Lévis ont été Gilbert et son fils Anne, alliés tous deux à la puissante famille des Montmorency.

La dernière héritière, Anne de Lévis épousa en 1694 le duc de Rohan, pair de France, prince de Soubise et le château resta aux Rohan-Soubise jusqu'à la Révolution. Il connut ensuite plusieurs propriétaires successifs, dont la société minière de l'Horme, et pendant la dernière guerre Katia Granov qui possédait une galerie d'art célèbre à Paris à côté de l'Institut. Il fut vendu à la commune en 1962.

Dans la cour, après la chapelle des princes à gauche, on peut voir successivement l'aile Sainte-Catherine, en ruines, le grand escalier extérieur avec des bâtiments découverts, la fontaine restaurée adossée au rocher sous la montée d'escalier, puis sur la droite, fermant la cour, la grande galerie.



Grand escalier en berceau du château de La Voulte

Le premier grand bâtisseur fut Gilbert III de Lévis, époux de Catherine de Montmorency ; c'est lui qui fit bâtir l'aile Sainte-Catherine terminée par son fils Anne vers 1600 et le portail monumental situé en haut de l'escalier. Anne de Lévis succéda à son père en 1591 et c'est lui qui transforma complètement le château, en particulier par la construction de la galerie bordant la cour basse. Cette galerie, construite au début du XVII^e siècle, est l'élément le plus remarquable de la cour basse. C'est un bâtiment

étroit dont les arcades du rez-de-chaussée servent de passage couvert ; des colonnes engagées marquent chacun des piliers extérieurs. Les deux étages supérieurs étaient percés de fenêtres à meneaux dont une partie est murée. Nous montons vers la cour haute par le grand escalier voûté en berceau, ouvert sur la cour par des baies décorées. La cour haute, qui se situe au sommet du rocher au nord, se trouve à hauteur du deuxième étage de la galerie. De la cour haute nous passons sur la terrasse en traversant la partie ancienne du XIII^e siècle dont il ne reste que le gros oeuvre. De la terrasse, autre point remarquable du château, la vue s'étend sur les toits du village, la vallée et la rive drômoise du Rhône.

Nous pouvons ensuite admirer l'intérieur de la chapelle des Princes, construite vers 1487. Voûtée en croisées d'ogives, elle frappe par son décor Renaissance (dans la partie supérieure) : représentation de la résurrection du Christ, médaillons des évangélistes... et par le style maniériste de la partie inférieure : têtes d'anges, guirlandes de fleurs... La chapelle est classée depuis 1923 et a

Cette journée du 12 avril était exceptionnellement placée sous les auspices industriels du XIX^e siècle. Période économique particulièrement faste en Ardèche, ce siècle nous a laissé de nombreuses grosses et belles demeures, mais aussi de remarquables bâtiments, usines de l'époque, en belle pierre de pays. C'est ce patrimoine industriel que nous avons eu le plaisir de découvrir à Charmes, l'après-midi: un lieu qu'un architecte passionné fait revivre en conjuguant, en parfaite harmonie, respect de l'environnement, nature, matériaux anciens, machines d'antan et technologie d'aujourd'hui.

« BELLEVUE » à CHARMES-SUR-RHÔNE

Le vieux village de Charmes-sur-Rhône s'étage sur le flanc d'une petite colline rocheuse, au-dessus de la vallée du Rhône. De cette même colline descend une rivière tumultueuse, l'Embroye, le long de laquelle on trouve cinq moulins : celui de la Cime, le moulin du Milieu et le moulin des Roches, puis celui du Bas et enfin celui du Pied situé après le pont et qui, en son temps, servait de péage au seigneur de Charmes.

Ces moulins ont eu diverses utilités : pour l'huile, le blé et aussi pour y battre les draps de laine.

Autour de ces ouvrages, des moulinages ont été construits. La spécificité de ces usines était la torsion du fil de soie, procédé qui conférait une grande robustesse à ces fils.

M. Isaac Marmet, ayant fait fortune dans la soie, fit construire un de ces moulinages dans les années 1852-1856. En 1879, à la suite de la crise de la sériciculture, il s'exila en Algérie avec sa famille.

Connu aujourd'hui sous le nom d'usine « Bellevue », cet énorme et magnifique bâtiment, très rectiligne, surplombe la vallée du Rhône et domine

CHARMES-SUR-RHÔNE

fait l'objet d'une restauration récente.

M. Marc Bolomey, maire de La Voulte et conseiller général, nous a rejoints et nous nous retrouvons sous les arcades pour un apéritif chaleureux avant de partager sur place notre casse-croûte... Il fait encore très frais à l'ombre et les places sont chères contre le mur de l'aile Sainte-Catherine, seule partie ensoleillée de la cour !

Bibliographie

- *Fonte, fer, acier / Rhône-Alpes*, Direction du patrimoine, 1992.
- Boys (du) Albert, *Album du Vivarais*, 1842.
- Roche Auguste (abbé), *Mines et fonderies de la Voulte-sur-Rhône*, 1896.
- Faure C., Valette J.-R., *Gardien de La Voulte, le château, une histoire de 900 ans*, 2001.

Bernard de BRION

le vieux village. La construction est en granit rougeâtre, les linteaux sont en grès de Planès (carrière située sur la commune de Gilhac et Bruzac).

Ce fut autrefois une filature en plus d'un moulinage. Son architecture, spécifique des bâtiments industriels du XIX^e siècle, utilise avec science et avantage un très fort dénivelé qui conduit en contrebas à la rivière, dont le courant actionnait les divers mécanismes des machines.

Afin de disposer des droits d'eau pour le fonctionnement de son moulinage, Isaac Marmet acquit le moulin des Roches, daté du XVI^e siècle, situé en aval sur la rive gauche de l'Embroye, et le moulin du Milieu, construit au XVIII^e siècle en amont rive droite.



M. Pierre TRAVERSIER

Aujourd'hui subsistent encore ces bâtiments, ainsi que le bief. Ce dernier, qui s'étend de la prise d'eau allant du barrage, en dessous du moulin de la Cime, jusqu'au moulin du Milieu, est en parfait état. À partir du bief, des aqueducs canalisent l'énergie du cours d'eau. À la prise d'eau du barrage se trouve un dessableur très ingénieux. Toutefois, pour pallier l'insuffisance d'eau, en période de sécheresse, un moteur à gaz pauvre, fonctionnant à la

poussière de charbon, évacua ses rejets par la grande cheminée de brique qui domine encore le site. Plus tard, une turbine installée en contrebas de l'usine, dans une grotte entre les deux moulins, a fourni l'énergie mécanique nécessaire.

Aujourd'hui, à partir de cette ingé-



Grande salle du rez-de-chaussée

nieuse et vieille installation hydraulique, une microcentrale hydroélectrique est en cours de réalisation. Elle produira son premier kWh à l'automne 2008.

Le bâtiment principal comporte quatre niveaux d'environ 400 m² chacun. La surface totale construite avoisine les 3000 m².

Au rez-de-chaussée (niveau un peu en contrebas de la rivière) une immense salle voûtée de 40 mètres de longueur, 10 mètres de largeur et 8 mètres de hauteur



La grande citerne

accueillait les machines du moulinage. Ce volume très imposant permettait l'installation d'une tribune sur toute la longueur de la salle afin d'accéder aux machines.

Le premier étage était occupé par la filature. Entre le rez-de-chaussée et le premier étage subsiste encore le balcon en avancée au-dessus de la salle, à partir duquel le contremaître surveillait le travail.

Le second étage constituait les appartements de la famille de l'industriel. Cet étage s'ouvre à la fois sur la cour, entrée principale du site, sur le jardin et sur une magnifique terrasse qui surplombe le Rhône et sa plaine. Cette terrasse se termine par un ravissant bâtiment de briques formant kiosque.

Le troisième étage était réservé aux dortoirs des ouvrières jusqu'en 1933.

En 2001, Pierre Traversier, séduit par le site et son potentiel, acheta Bellevue. Il a ainsi regroupé ses deux agences d'architecture de Tournon et de Valence, et aménagé également deux immenses salles d'expositions.

Tout en respectant les bâtiments industriels du XIX^e siècle, il mène une restauration des plus contemporaines, utilisant les matériaux les plus écologiques possible.

Pour chauffer les locaux, par exemple, il utilise l'eau de la rivière (dont la température peut descendre à 4° C l'hiver) pour actionner une pompe à chaleur. Aux premier et troisième étages, ce chauffage basse température est vertical (chauffant les murs) au lieu d'être placé horizontalement au sol. Compte tenu de l'épaisseur des murs (de 0,70 à 2,30 m selon les niveaux) l'isolation thermique est assurée à l'intérieur par une couche de roseaux sur lesquels sont fixés les tuyaux du chauffage où circule l'eau à basse température.

Le tout est recouvert d'un torchis, enduit composé d'une terre rouge mêlée de paille.

L'intérieur du deuxième étage est traité avec des enduits cirés d'un ton naturel, mais le chauffage, toujours par système de pompe à chaleur, est posé au sol sous des plaques d'acier composant un dallage très contemporain.

Les sols sont traités en bois, en béton peint et même en métal.

Les huisseries ont été remplacées à l'identique, fer ou châtaignier. Les matériaux sont toujours laissés à l'état brut. Au temps est confié le soin de les patiner ou de les rouiller.

On trouve ici et là des escaliers tantôt en

Pierre, tantôt en fer ou en bois. Les formes choisies sont rarement communes. Dans la salle qui sert à ce jour de salle d'expositions, trône un modèle contemporain, hélicoïdal, en hêtre dont la trémie dépasse 3,30 m de diamètre.

Les fermes de la charpente sont en parfait état. Seule la couverture a été refaite.



L'imposante façade de 4 étages

Les corniches de pierre qui abritaient les chenaux et qui étaient fort abîmées ont été moulées puis remplacées par des corniches de stuc, long travail d'un compagnon staffeur.

En reliant par une verrière le bâtiment de l'énorme citerne semi-souterraine, (volume de 270 m³ pour une longueur de 30 m) à la bâtisse principale, Pierre Traversier a constitué, simplement, un magnifique et très accueillant jardin d'hiver.

Le rez-de-chaussée où se trouvaient les machines du moulinage demeure pour l'instant dans son intégrité.

Côté cour, une autre verrière aux montants en fer brut avance au-dessus de la paroi escarpée qui domine la rivière et prolonge ainsi la maison du gardien par une salle à manger où déjeune le personnel de l'agence d'architecture. Pierre et Simone Traversier apprécient d'y accueillir leurs propres invités.

C'est précisément sous cette verrière que les visiteurs de la Sauvegarde ont été très cordialement invités à prendre un rafraîchissement après la découverte de l'imposant domaine. Nous remercions vivement nos hôtes pour cette très intéressante visite et pour leur chaleureux accueil.

Jocelyne FOURNET-FAYARD

D'après des notes communiquées par le cabinet TRAVERSIER

Visite -conférence

SAINT-SYMPHORIEN-DE-MAHUN, VEYRINES, SAINT-FÉLICIEN (17 MAI 2008)

Depuis une semaine, la météo via Internet annonçait « fortes averses » pour ce samedi 17 mai ; une centaine de personnes, parapluie ouvert, étaient là cependant à 9h30, au rendez-vous à Saint-Symphorien-de-Mahun. Un rayon de soleil perçait de temps à autre et rendait le paysage «lavé» admirable par ses couleurs dégradées de vert, parsemé des taches jaunes des genêts en fleurs, du rouge-beige des toits en tuiles romaines. S'imposaient les deux pôles qui nous intéressent ce matin, **Saint-Symphorien-de-Mahun** et **Veyrines**.

Saint-Symphorien de Mahun, son site, le village, ses églises

Cette commune d'une superficie de 1 932 ha en majorité boisés est à une altitude qui varie de 540 à 1 280 m, elle est entourée du mont Chaix, de Rocheplate, du Chirat Blanc et de Rochedevent et traversée d'ouest en est par le Nant.

Son nom vient de Symphorien, soldat romain martyrisé puis canonisé et de *mahun*, mot celtique qui signifie «grandeur» et *dunos*, latinisé en *dunum* qui signifie «colline», puis «forteresse». La contraction de ces mots a donné Mahun au XIV^e siècle et rappelle la grandeur de la puissante famille des Pagan.

Le *Chirat Blanc* culmine à 1 146 mètres d'altitude. (Un Chirat est un amas de pierres plus ou moins éboulé). On y distingue une enceinte ovale mesurant environ 250 mètres de long sur 120 mètres de large. Sur le côté ouest-sud-ouest, cette enceinte est naturelle et constituée par un flanc à-pic de 12 mètres de haut. Partout ailleurs elle est construite par la main de l'homme : il s'agit des restes d'un mur de 2 mètres d'épaisseur, fait de pierres sèches.

Le seul élément de datation, très approximatif, entre les époques néolithique et gauloise soit vers - 800 environ, réside dans l'existence sur la face est de deux voies d'accès abordant l'enceinte par une rampe raide, encaissée entre deux murs. Ces deux chemins obligeaient tout assaillant à présenter le côté droit vulnérable, la lance étant tenue par la main droite et le bouclier protecteur de la main gauche. À l'intérieur de l'enceinte, on peut reconnaître des fonds de cabanes carrés ou ronds (3 à 4 mètres de diamètre).

Du *château*, situé à 800 m d'altitude, il ne reste que deux pans de murs. La puissante famille des Pagan s'éteindra en 1362 ayant donné Aymon I^{er}, fondateur du prieuré de Veyrines, un croisé en 1096 et peut-être le fondateur de l'ordre des Templiers en 1118 en la personne d'Hugues de Payns ou de Pagan, petit-fils d'Aymon I^{er}. Pierres et linteaux du château ont été réemployés dans le village, hélas une restauration même partielle paraît impossible.

Le fondateur de l'ordre du Temple était-il un Pagan de Mahun ?

L'église dont l'origine remonte au XII^e siècle est contemporaine de celle de Veyrines. De cette époque il ne subsiste que l'abside semi-circulaire intérieurement, à trois pans extérieurement. Le transept, la nef, le clocher datent du XIII^e siècle. La voûte en ogives qui couvre la croisée du transept date du XIV^e siècle. C'est à cette époque que s'ajoute une chapelle gothique. Aux XIX^e et XX^e siècles se greffent deux appendices, la sacristie et la chaufferie. Deux cloches sont classées, l'une date de 1649, l'autre

de 1717.

La porte de l'église garde les traces de l'ouverture à coups de hache lors des inventaires des biens de l'Église en 1906.



Église de Saint-Symphorien

Pendant la Révolution, en 1794, prêtres, religieux et religieuses se réfugient sur cette commune, dont M^{gr} d'Aviau, archevêque de Vienne. Au lendemain du 18 brumaire 1799, l'école privée devient un embryon de petit séminaire. En 1802 Saint-Symphorien est abandonné au profit du couvent des Cordeliers à Annonay.

La guerre de 14-18 décime la population masculine, 30% des hommes sont tués. Cela accentue l'effet de l'exode rural commencé au XIX^e siècle. De 978 habitants en 1861, elle n'en a plus que 131 en 1991, aujourd'hui 134. On observe une mutation avec l'arrivée de personnes qui rachètent les maisons à l'abandon et les transforment en résidences secondaires.



La porte de l'Église défoncée lors des inventaires en 1906

Veyrines

Le parking est difficile lorsque le nombre de voitures est important. Le problème est résolu grâce à l'amabilité de monsieur Régis Plagnol qui nous prête son chemin privé. Sa famille est installée là depuis le XV^e siècle, peut-être avant.

Veyrines, autrefois paroisse distincte de celle de Saint-Symphorien, est aujourd'hui un hameau de cette dernière commune.

L'église actuelle de Veyrines date du XII^e siècle, elle est le seul monument restant de l'ensemble du prieuré de jadis, une des plus anciennes fondations bénédictines du Haut-Vivarais. C'est une simple église de montagne, de style roman très pur, de proportions très justes.



Façade occidentale de l'église de Veyrines

Saint François Régis (1597-1640) y passa souvent. Selon la tradition, c'est là que, se rendant à La Louvesc pour prêcher une retraite, il contracta la veille de Noël la pleurésie qui devait l'emporter.

Plusieurs explications sont avancées sur l'origine du nom de Veyrines. Les premiers habitants étaient peut-être des ouvriers verriers d'où *Vitrinis*, *Verrinae* ; on trouve aussi dans le cartulaire de Saint-Chaffre du Monastier la mention *Sancta Maria de Uterinis*, qui veut dire *utérin*, sein de la même mère, sein de la terre, en rapport avec les déesses mères adorées dans la période préchrétienne. Mais il semble plus juste de remonter au latin *veterrina*, pluriel de *veterrinus* signifiant « bêtes de somme » et désignant un élevage. Veyrines se trouvait d'ailleurs sur un chemin muletier allant de la vallée du Rhône au Puy-en-Velay.

D'après le cartulaire de Saint-Chaffre, Aymon I^{er} de Pagan fait donation à l'abbaye de l'église et des terres de Veyrines vers 1050. Le texte dit ceci : « Nous faisons savoir à tous les fidèles de la Sainte Église de Dieu qu'un homme noble, Aymon, seigneur de Mahun, a donné à Saint Théofrède et à l'abbé, pour obtenir le pardon de ses péchés, pour racheter son âme ainsi que celle de ses parents, le lieu de Sainte-Marie de Veyrines, situé dans le diocèse de Vienne, à cette fin qu'on y construisît un monastère et qu'on y consacra des moines à Dieu ». Son fils Foulques sera le premier prieur. Le dernier Pagan, Guigues VI, meurt en 1379 sans postérité. Veyrines passe alors aux Retourtour et aux Tournon.

Faisant référence à la description qu'en a donnée Robert Poidebard, nous pouvons la présenter sur un plan architectural de la façon suivante : « elle a en plan la forme

d'une croix latine composée d'une nef coupée par un large transept débordant sur lequel s'ouvre, sans l'intermédiaire d'une travée de chœur, une abside et des absidioles ».

À l'extérieur, la façade est construite en blocs de moyen appareil qui diminuent de volume à mesure qu'ils se rapprochent de la toiture. Le portail, très riche, ressemble à la majorité des portails romans du Velay, il n'a pas de linteau. Les chapiteaux sont décorés de feuillages élégants. Les tailloirs se profilent en un bandeau et une doucine sur laquelle sont gravés les six premiers mots de *l'Ave Maria*.

Au-dessus du portail se trouve une large et belle fenêtre en plein cintre, encadrée d'une archivolt reposant sur deux colonnettes, analogues à celles du portail. Le pignon est décoré d'une croix aux quatre branches égales sculptées en relief sur un disque de pierre. Les façades latérales sont, comme cela arrive fréquemment, moins soignées que la façade principale. L'appareil est plus grossier. Les fenêtres semblent avoir été agrandies après coup.

L'extérieur du transept et de l'abside ne présente aucune particularité. Sur la face sud se trouvent à une faible distance de la corniche deux petites ouvertures rectangulaires. Ces ouvertures se répètent sur les murs du transept et de la nef, faisant penser à un moyen de fortifier l'église. L'utilisation en était facilitée par un escalier tournant dont une porte à mi-hauteur permettait l'accès au niveau du toit de la nef.

Le clocher rectangulaire s'élève sur la croisée du transept. La partie supérieure, ajourée sur chaque face de grandes ouvertures rectangulaires et sans ornements, paraît d'une date bien postérieure à celle de la construction de l'église. L'escalier de 53 marches qui y conduit est pris dans l'épaisseur du mur occidental du transept. Il aboutit à la coupole percée d'une ouverture centrale.

Le cimetière au nord était clos de murs, une croix de peste du XVI^e siècle s'y dresse.

À l'intérieur, l'église n'a jamais été voûtée, la nef est éclairée par cinq fenêtres, celle de la façade, deux au sud et deux au nord, largement ébrasées. L'abside, semi-circulaire est à trois pans à l'extérieur, comme souvent dans le Velay. Les grandes arcades qui forment la croisée sont en cintre légèrement brisé, elles reposent sur des colonnes engagées supportant des chapiteaux très intéressants. Le transept est voûté en berceau. Dans son bras nord se trouve une porte en plein cintre ouvrant au couchant. Les absidioles, semi-circulaires sur leurs deux faces, s'ouvrent sur le transept. Elles sont voûtées en cul de four. L'arc qui fait communiquer l'abside et le transept est supporté par des chapiteaux à sujets concordants.

Le mobilier se limite, outre la pierre d'autel réemployée, à deux vastes et beaux bénitiers de pierre.

On remarque la beauté des chapiteaux qui surmontent les piliers. Ils sont décorés de grandes feuilles d'eau et de palmettes. Trois d'entre eux présentent un véritable intérêt iconographique. Ils pourraient dater de l'époque carolo-

lingienne et provenir du sanctuaire primitif. Les trois faces du chapiteau nord figurent la tentation d'Ève, le chapiteau sud représente la descente du Christ aux limbes, le troisième le combat de deux guerriers.

Le prieuré de Veyrines, possession du monastère bénédictin de Saint-Chaffre au XI^e siècle, est sans doute abandonné pendant la guerre de Cent Ans et dépend à partir de 1382 du prieuré de Macheville jusqu'à la Révolution. Il est ensuite desservi par les paroisses voisines de Saint-Pierre et de Saint-Symphorien.



Chapiteau "La tentation d'Ève"

La croix est classée en 1932, l'église en 1939. En 1966, l'association « Les amis de Veyrines » est fondée par M. François Malartre, elle est actuellement présidée par M. Marc Ballendreau qui a succédé à notre président honoraire Michel Faure.

Des travaux importants sont nécessaires si l'on veut faire perdurer ce joyau de l'art roman. Des devis ont été établis pour refaire le toit, soit en lauses (mais est-ce vraiment le matériau adapté à cette région du Vivarais ?), soit en tuiles romaines. La Société de Sauvegarde prend bonne note de ces informations.

(d'après les notes de notre conférencier M. Philippe Duclaux et l'ouvrage Veyrines et ses environs rédigé par Renée de Soras)

La famille de l'Hermuzière

Chantal de L'Hermuzière évoque alors l'histoire de cette ancienne famille originaire de Saint-Symphorien-de-Mahun. Le château de l'Hermuzière est situé en contrebas du prieuré de Veyrines, il donnera son nom à ses occupants jusqu'au XV^e siècle. On trouve à cette époque Isabeau de L'Hermuzière de qui descendent les L'Hermuzière actuels. Jean-François (1791-1870) épouse Anastasia Forot, grand'tante du poète Charles Forot. Notre sortie suivra pas à pas l'histoire de cette famille aujourd'hui installée à Saint-Félicien.

Saint-Félicien

Les horaires sont respectés ! Le restaurant de Satillieu, «La Gentilhommière» a fait diligence, nous atteignons Saint-Félicien à 15 heures. M. Jean-Claude Chauvin, conseiller général et maire nous accueille ainsi que Jean-Claude Nicolas, président de l'association « Histoire et Patrimoine ». Il sera notre conférencier pour la visite de l'église.

L'église

L'église de Saint-Félicien est le seul vestige du prieuré fondé au X^e siècle par les moines de l'abbaye Saint-Pierre de Romans (la future collégiale Saint-Barnard). Il eut à subir très tôt les convoitises des seigneurs voisins. Dépouillé de tous ses biens par Adhémar, abbé de Saint-Jean et de Saint-Irénée à Lyon, l'église fut définitivement restituée en 1052. Léger, archevêque de Vienne et les chanoines de Saint-Barnard portant les reliques des saints Félicien, Exupère et Séverin ainsi que le corps de saint Barnard vinrent alors en cortège pour solenniser cette nouvelle prise de possession. Les chanoines percevront les revenus de cette « seigneurie ecclésiastique » jusqu'à la Révolution.

Saint Félicien, fils d'un citoyen illustre de Vienne (II^e siècle) est légionnaire. Il se convertit au christianisme au cours d'un voyage à Rome et prêche l'évangile aux païens à son retour. Condamné à mort, il est décapité avec ses deux amis Exupère et Séverin.

L'église romane de Saint-Félicien, construite au XI^e siècle a été très remaniée, ce qui lui donne un certain déséquilibre et lui confère un charme évident. Il reste de l'époque de la construction le transept, le chœur et le chevet. Ils sont caractéristiques du premier art roman.

La croisée du transept est surmontée d'une tour lanterne massive qui donne à l'église des allures de forteresse.



Église de Saint-Félicien

La nef et le collatéral nord sont du XII^e siècle, les arcs brisés des travées s'appuient sur des supports carrés, flanqués de colonnes engagées, surmontées de beaux chapiteaux au décor végétal varié. Le côté sud de la nef, le collatéral correspondant ainsi que les voûtes ont probablement été reconstruits à la fin du Moyen Âge. (Vandalisme des routiers pendant la guerre de Cent Ans ?).

La façade ouest a été remaniée au début du XVII^e siècle (destruction partielle due aux guerres de Religion ?).

Fin XIX^e, de nouvelles transformations, pas toujours très heureuses, sont entreprises (clocher roman surélevé, ouverture d'arcs dans le chœur ou le transept par exemple).

En 1970-1971, l'association « Les amis de Saint-Félicien », présidée par Mlle Suzanne Tardy, entreprend une restauration qui sera financée par des subventions, des dons et des concerts. M. l'abbé Charay, conservateur des antiqui-

tés et objets d'art du département de l'Ardèche, sera le conseiller de ce projet.



Un des deux anciens chapiteaux à visage double, rappelant le Janus romain, réemployés aux angles de la façade lors de sa réfection au XVII^e siècle

Les principales réalisations sont les suivantes :

- mise à nu de l'ensemble de l'appareil, puis enduit pour le petit appareil. Rejointoiement pour les supports, les arcs et les arcades.
- dans le chœur, on condamne les trois grandes arcades et on prolonge les deux stalles par des boiseries à l'identique.
- on conserve quelques témoins de la litre funéraire qui entourait l'édifice.
- la chaire de l'ébéniste Félix est déplacée et installée au fond de l'église, dans le collatéral sud, à l'emplacement des fonts baptismaux (XIX^e) qui disparaissent. On installe en face une ancienne cuve baptismale en pierre.

- la tribune (façade ouest) est supprimée.

Aucune trace de peintures anciennes n'a été découverte au cours de la restauration; c'est une équipe de maçons locale qui a réalisé le travail sous la direction de l'architecte des monuments



Notre conférencier, J.-C. Nicolas et le président Delubac

historiques, l'église étant inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis 1982.

« Le Pigeonnier »

Quarante années de décentralisation littéraire et artistique en Vivarais (Michel Fromentoux 1969)

Il s'agissait de faire revivre l'aventure de la première moitié du siècle dernier initiée par le poète Charles Forot. Le projet est soutenu par la municipalité, un groupe de travail se constitue. L'équipe composée de Jean-Claude Nicolas, président de l'association « Histoire et Patrimoine », de Dominique Dupraz, directeur des archives départementales de l'Ardèche, de Juliette Thiébaud, ancien conservateur du musée de Tournon, de Christian Caillet, restaurateur et collectionneur d'objets d'art, se met au travail avec enthousiasme.

Nous sommes accueillis à la Maison Clavière, propriété de la commune, où trois salles sont mises à notre disposition.

Dominique Dupraz, auteur du livre « Archives de Charles Forot et du Pigeonnier » (Privas 1998) présente Charles Forot, l'homme et son œuvre ; un diaporama accompagne sa conférence.

Né à Saint-Félicien le 20 mai 1890, mort le 21 janvier 1973, Charles Forot aime son Vivarais natal. L'internat à Valence, puis à Annonay ne lui convient pas ; il écrit :

*« O solitude ! un jour tu vins
m'emprisonner dans un collège
m'arracher à monts et ravins
pour un destin que rien n'allège »*

Il est atteint par le mal de Pott en 1907 et rechute en 1913. Il passe alors de longs moments dans sa maison du Pigeonnier, construite par son arrière grand-père. Cela ne l'empêche pas d'effectuer un séjour dans le Midi et un séjour de neuf mois à Paris. Il s'inscrit à la Sorbonne, il s'ouvre à la vie, aux idées, croise les premiers personnages qui le façonneront : Ferdinand Albert, Moréas... Il s'intéresse à la politique, rencontre Jourdan, député radical de la Lozère, beau-frère de Mgr Battandier, ecclésiastique très romain de tradition royaliste. Il écoute Marc Sangnier et Jean Jaurès, suit les réunions de l'Action Française. Il devient à la fin de la guerre de 14-18 un fidèle de Maurras.

En 1918, il rencontre Joseph Parnin, Gabriel Faure et Louis Pize, René Fernandat, prêtre et poète, Jos, médecin et le poète Jacques Reynaud. Il entre au comité de la « Revue fédéraliste » dont l'objectif est la décentralisation. C'est alors qu'il s'entend avec Marcel Bechetoille, banquier à Annonay, pour lancer les « éditions du Pigeonnier ». Le Pigeonnier s'épanouit entre les deux guerres et devient lieu d'édition, de théâtre et d'exposition,

Paul Valéry écrit : *« Rien ne me semble plus sympathique, plus sage, en somme plus digne d'envie que le mode de vivre et de produire que s'est fait dans son Vivarais Charles Forot. Il y compose à loisir de beaux vers ; il y ordonne des éditions toutes pures, simples, aimables, et les destine aux amants de ces qualités. Il imprime ce qu'il aime, il aime ce qu'il imprime. Il serait doux d'être lui ».*

Pour l'édition, il choisit les papiers, les caractères, la mise en page, les imprimeurs, les artistes.

Il crée « le théâtre du Pigeonnier ». Jusqu'en 1939, des représentations seront données l'été dans le jardin de la maison les deuxièmes samedis et dimanches d'août. Il s'entoure de Jacques Reynaud et d'Henri Ghéon ;



Dessin de Jean Chièze

Jean Chièze dessine les costumes, Guy de Lioncourt crée les décors et la musique. On joue une pièce classique et une pièce à thème local écrite par les amis du Pigeonnier (H. Ghéon, R. de Pampelonne).

«Ce que l'on aime au théâtre du Pigeonnier, c'est, comme l'a dit Jacques Reynaud, qu'il n'est pas un théâtre comme les autres, ni par son décor naturel, ni par l'esprit qui anime la troupe. Il y a incontestablement un « esprit pigeonnier » fait de simplicité et cordialité. Et c'est parce que tous y mettent du cœur, de la jeunesse même, que l'adhésion du public est acquise.»



M. J.P. Chauvin, conseiller général, maire de Saint-Félicien

Ses amis graveurs (Jean Chièze...) sculpteurs (Marcel Gimond...), peintres (Pierre Boncompain...), exposent. Il relance la poterie traditionnelle en faisant réaliser des maquettes par J. Chièze, A. Colonna ou Rose Seguin Bechetoille. Philippe Burnot et Jean Chièze se révèlent maîtres dans l'art de l'ex-libris.

La musique n'est pas oubliée avec Vincent d'Indy et Guy de Lioncourt. Pour être complet, la gastronomie est prétexte à l'édition de menus pour banquets, repas familiaux ou de restaurants.



déjà mentionnés : *« Le Pigeonnier »* de Michel Fromentoux et *« Archives de Charles Forot et du Pigeonnier »* de Dominique Dupraz.

Dans la salle d'exposition un travail minutieux avait été accompli pour rassembler et exposer avec goût des productions du Pigeonnier, coupures de journaux, plaquettes, photos, almanachs, poteries, gravures, livrets, pièces de théâtre... et le buste de Charles Forot, prêté par le musée de Tournon. Les gens s'y attarderont longtemps, regrettant que l'exposition ne puisse pas se prolonger davantage.

Dans la dernière salle, la municipalité offrait un pot de départ avec les excellents produits de la région, jus de pomme, vin, saucissons, fromages.

Le pot dit de départ n'était en fait qu'une remise en forme pour se rendre au « Pigeonnier » et sur sa célèbre terrasse :

«La première maison à gauche en venant de Saint-Victor. Une maison discrète, tournant le dos à la route pour regarder en direction de la riante vallée...» (Michel Fromentoux Le Pigeonnier p. 38), mais ce n'est plus Charles Forot avec *«son sourire franc qu'illuminent des yeux pétillants, ardents, une figure joviale»* qui nous accueille. En janvier 1954, il vend sa maison à son ami Henri Bernet, il se réserve la maison du fermier et la magnanerie dont la

propriétaire actuelle est madame Pézilla-Leydier, nièce de Charles Forot.

M. et Mme Henri Bernet, arrivés en début d'après midi de Paris, nous accueillent avec beaucoup d'amitié sur la ter-



Le "Pigeonnier"

rasse, la maison est ouverte et permet d'entrer dans les pièces du bas. Il n'est pas raisonnable de monter voir les fresques ; la visite serait dangereuse en raison de la vétusté des parquets et de l'escalier.

M^{me} Yves Pézilla-Leydier, arrivée elle aussi depuis peu de temps, nous parle de son oncle, montre des photos et annonce son intention d'ouvrir un site sur Internet.

La Société de Sauvegarde remercie tout particulièrement les nouveaux propriétaires, amis ou parente de Charles Forot, d'être venus spécialement de Paris pour nous recevoir et compléter de façon exceptionnelle cette belle journée.

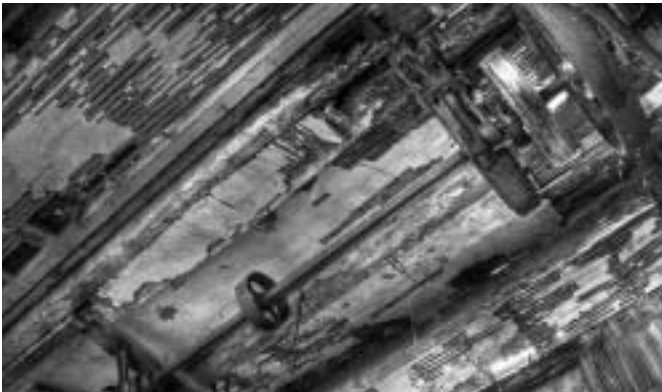
Chacun est conscient du défi à relever. Comment sauvegarder un tel patrimoine, comment le faire découvrir ? Ce trésor unique mérite d'être connu d'un plus grand nombre et de se prolonger dans le temps !

Mireille d'AUGUSTIN

Un projet de restauration et de mise en valeur qui démarre

LE MOULIN DE LA PATAUDÉE (dit moulin d'Onclaire) À COUX

La commune de Coux, à 3 km de Privas en bordure de l'Ouvèze, caractérisée par son bourg médiéval qui domine la rivière, est située à la limite du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche ; il attire le regard de celui qui passe sur la RD 104 venant de la vallée du Rhône.



La toiture du moulin

Ce bourg possède des éléments de patrimoine particulièrement intéressants : le pont à l'entrée du village inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, l'alignement de vieilles maisons sur la hauteur... et surtout le moulin de la Pataudée.

Il s'agit d'un ensemble de bâtiments très anciens dont il est déjà fait état en 1811 dans le cadastre napoléonien, situé sur un terre-plein à l'entrée du village. La Pataudée était à la fois moulin et fabrique (moulinage de soie) ; l'eau y était amenée par un canal à partir de l'Ouvèze. Ces établissements ont fonctionné jusqu'en 1956, mais leur état s'est dégradé au fil du temps, le moulin en particulier.

La municipalité ayant acquis la propriété en 1975, plusieurs réalisations ont déjà redonné vie à ce lieu :

- d'abord un camping municipal installé en bordure de l'Ouvèze ;
- puis une auberge de qualité "Le Poivre d'Âne" dans le bâtiment situé sur la place.

L'association « Arts et Mémoires » animée aujourd'hui par le président Roger Sartre, après s'être fortement engagée dans l'animation culturelle et festive du village, veut relever le défi de la restauration de certains éléments de son

patrimoine ; elle vient d'achever le sauvetage du lavoir de Chassagne, grâce à l'aide financière de la municipalité et de la Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche. Le lavoir a été remis en eau et inauguré le 9 février 2008.

Aujourd'hui, c'est la sauvegarde du moulin à farine qui mobilise toutes les énergies. Le projet, élaboré avec la municipalité, est de grande envergure et devrait comprendre plusieurs étapes :

- phase 1 : la mise hors d'eau et la sécurisation du site constituent le préalable qui devrait être réalisé en 2008 ;

- phase 2 : remise en état des planchers et de la machinerie (roue à aube, meule...) prévue pour 2009 avec la participation concrète de l'association ;

- phase 3 : aménagements intérieurs et extérieurs en partenariat possible avec la communauté de communes dans le cadre du développement économique et touristique de ce bassin de vie ; le site pourrait devenir musée, un circuit touristique est envisagé avec les grottes de la Jaubernie, la chapelle de Lubilhac...

Le dossier, constitué pour la demande de subvention porté par la Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche auprès de la direction du Patrimoine du Conseil général, est exemplaire et pourrait servir de référence pour tous ceux qui veulent mettre en route des projets de restauration.

Dominique de BRION

Pour en savoir plus :

- Roger Sartre, tél. 04 75 64 09 50

- Jeanine Jail, tél. 04 75 64 87 82



La société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche

Sa mission : Rechercher, faire connaître, contribuer à sauvegarder les monuments et objets d'art du département de l'Ardèche.

L'aide à des opérations de restauration est sa priorité : conseils et participation aux financements avec le concours du Conseil général ou sur fonds propres suivant les cas.

Les sorties qu'elle organise à travers l'ensemble du territoire associent : élus, historiens, archéologues, associations et autres amoureux du patrimoine.

Sa revue : « Patrimoine d'Ardèche » et son site Internet sont des outils précieux pour valoriser le patrimoine ardéchois.

Ses interlocuteurs : mairies, service culturel du Conseil général, DRAC, SDAP, PNR des Monts d'Ardèche, associations, et toute personne intéressée par le patrimoine bâti ou naturel.

Pour la joindre : BP 237 07002 Privas cedex - Courriel : contact@patrimoine-ardeche.com

Tél. 04 75 94 46 94 (ligne du président Guy Delubac)

Prochaines sorties

Dimanche 20 juillet : Journée champêtre au Chaussadis (Saint-Paul-de-Tartas)

- **Rendez-vous à 10 h. au village de Villeneuve** (à 3 km de Coucouron sur la route de Saint-Cirgues-en-Montagne)

- Visite du moulin de Courbet, de la maison forte de Villeneuve et de la chapelle Saint-Clair.

- Après le pique-nique dans le pré du Chaussadis (ou la grange en cas de mauvais temps), conférence de Michel Rouvière sur «Décors et symboles sur les maisons rurales».

- Pour tous renseignements :

tél. 04 71 00 85 68 ou :

pbousquet@patrimoine-ardeche.com

Jeudi 7 août : Sortie à Joyeuse avec l'Amicale des Ardéchois à Paris.

Samedi 11 octobre : Assemblée générale à Lamastre

Pour les sorties du 7/08 et 11/10, le programme complet figure sur les feuilles jointes. Dans chaque cas, n'oubliez pas de renvoyer le bulletin d'inscription avant la date limite indiquée.

Un évènement d'importance

Cela va sans dire, dit-on souvent. On n'aurait pu mieux définir le partenariat, au demeurant extrêmement efficace, que nous avons jusqu'à présent avec le Conseil général. Mais si les choses vont sans dire, elles vont encore mieux en le disant, et en l'écrivant. C'est ce que nous avons pensé, le Conseil général et nous et cette réflexion a conduit à l'élaboration d'une convention que j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer dans nos bulletins. Ce texte officialise nos relations avec le Département et, surtout, le rôle que ce dernier nous reconnaît dans la restauration du patrimoine bâti et sa valorisation auprès du grand public. Il « reconnaît la qualité du travail de notre association qui est la seule association de sauvegarde du patrimoine à l'échelle du département ...et souhaite faire de l'association un référent en matière de sauvegarde du patrimoine, de diffusion de la connaissance de ce patrimoine ... et de coordination des nombreuses associations du patrimoine présentes sur le département ».

Cette convention, d'effet immédiat, sera l'objet d'une signature officielle le vendredi 12 septembre à l'Hôtel du Département à Privas.

www.patrimoine-ardeche.com

Nous nous permettons de vous rappeler l'appel à contribution que nous lançons dans notre bulletin N° 5, en vous invitant tous à nous aider à enrichir notre site Internet.

Nous savons que celui-ci est apprécié et que beaucoup souhaitent qu'il se développe, pour devenir, comme nous le disions, une référence en matière de patrimoine bâti ou encore, un « pôle de ressources. »

Alors, aidez-nous dans cette tâche de diffusion de la connaissance du patrimoine qui fait bien partie du rôle de la Sauvegarde... et merci d'avance pour votre contribution.

Nous vous invitons à vous reporter à la rubrique www.patrimoine-ardeche.com du bulletin N°5 pour davantage de détails, mais n'hésitez pas non plus à nous questionner et notamment à nous proposer des sujets d'articles par courrier postal à l'adresse de l'association ou par courriel (contact@patrimoine-ardeche.com)

Colloque ART ROMAN

Samedi 27 septembre à Saint-Julien-du-Serre

Nous avons édité l'année dernière un premier DVD sur les "Églises romanes en Ardèche", couvrant une partie du département. Un deuxième DVD qui viendra en complément sera disponible cet été. Les deux seront réunis, avec des livrets reproduisant l'ensemble des commentaires, dans un coffret qui sera vendu 20 €.

Avec nos partenaires et amis de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent, nous avons souhaité saisir cette occasion pour réunir ceux et celles qui depuis longtemps travaillent sur ce thème ou, plus simplement, souhaitent découvrir ou connaître plus avant la part de notre département dans ce vaste mouvement architectural.

Pour cela, c'est en collaboration que nos deux associations organisent une journée consacrée à l'art roman, aidés en cela par des intervenants connus pour leurs travaux et leurs recherches sur le sujet. Ont déjà donné leur accord pour être parmi nous notre ami Paul Bousquet, auteur avec sa femme Marie des deux DVD, Yves Esquieu, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'université de Provence et président de Patrimoine Vivarois, Franck Bréchon, président du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche, le père Bernard Nougier, qui abordera la question du décryptage des sculptures et la cellule archéologique du Conseil général qui conclura la journée.

Rendez-vous à 9h30 devant l'église de Saint-Julien-du-Serre pour une visite de cet édifice par laquelle débutera la journée.

Crédits photographiques

Mireille d'Augustin : p.9 (col.1 milieu), p. 10 (haut et col.2)

Paul Bousquet : p.1, 2, 3, 4 (bas), 6 (haut), 7, 8, 9 (col.1 haut)

Dominique de Brion : p.11

Simone Delubac : p. 4 (haut), p.5, p.6 (bas), p.9 (col.2),

p.10 (col.1)

Patrimoine d'Ardèche

Sté de Sauvegarde des monuments
anciens de l'Ardèche

Siège Social :

Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :

BP 237
07002 PRIVAS Cedex

Directeur de la publication
Guy DELUBAC

Comité de rédaction :

M.d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet
B. de Brion - D. de Brion - P. Court
G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon
J. Fournet-Fayard - M. Rouvière

Réalisation : C. Bousquet